

YING CHEN

UN ENFANT À MA PORTE

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

UN ENFANT
À MA PORTE

DU MÊME AUTEUR

La Mémoire de l'eau, roman, Leméac, 1992 ; Babel/Actes Sud, 1996

Les Lettres chinoises, roman, Leméac, 1993 ; Actes Sud, 1999

L'Ingratitude, roman, Leméac/Actes Sud, 1995

Immobile, roman, Boréal/Actes Sud, 1998

Le Champ dans la mer, roman, Boréal/Seuil, 2002

Querelle d'un squelette avec son double, roman, Boréal/Seuil, 2003

Quatre Mille Marches, essai, Boréal/Seuil, 2004

Le Mangeur, roman, Boréal/Seuil, 2006

Ying Chen

UN ENFANT
À MA PORTE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada pour son soutien.

© Les Éditions du Boréal 2008 pour le Canada

© Les Éditions du Seuil 2008 pour le reste du monde

Dépôt légal : 3^e trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Chen, Ying, 1961-

Un enfant à ma porte

ISBN 978-2-7646-0637-7

I. Titre.

PS8555.H444E53 2008 c843'.54 c2008-941662-7

PS9555.H444E53 2008

Le nombre de gens de cette race a diminué progressivement. La vitesse de cette diminution n'a pas été excessive, elle dépassait à peine celle qui est prévue par les lois de la nature. Mais la tendance était irréversible et à la fin il n'est plus resté personne. [...]

Nous existions à la fois comme une réalité et comme sa négation, en tant que trace, en tant que rêve, en tant que souvenir.

YOUNG-MOON JUNG

Il m'arrive, en l'absence de A., de rester longtemps dans mon fauteuil, au milieu du vaste salon aux rideaux fermés, de percevoir une lumière qui se prolonge démesurément, jusqu'en une sorte de chemin désert où filent des ombres. Je sais ce que je suis lorsque je tombe dans cet état somnambulique. Je deviens squelette. Je le suis et je l'ai toujours été. Je reprends la forme humaine en me réveillant, afin de continuer ma vie, afin de mener mes vies sans doute fantomatiques mais que je souhaite cohérentes. Quelle difficulté, à cause de mes yeux défaillants, de ma mémoire trompeuse, de mon cœur sec, de mon sang froid, de mes jambes sans force et toujours flottantes. La lumière à laquelle je tiens tant et que je crois capter dans mon sommeil, chaque fois finit par éclater en d'innombrables rayons poussiéreux, en mille chemins blancs où les ombres semblent multipliées à l'infini. Puis elle se rétrécit à grande vitesse, redevient un point de départ et de retour à la fois. C'est alors que les sensations de ce monde me reprennent peu à peu. En de tels instants où aucun récit, aucun système et aucune croyance ne me semble possible,

où les meubles paraissaient se déplacer imperceptiblement, où mon visage devient flou à côté de A. sur notre imposante photo de mariage accrochée au centre du mur, je suis sûre au moins de cela : il était venu à moi, j'avais eu un enfant.

Cet enfant a bel et bien habité cette maison pendant exactement trois cent quatre-vingt-neuf jours, remuant mon espace, criant, pleurant, grim pant, tapant, salissant, sautant, ronflant. Trois cent quatre-vingt-neuf jours de désordre, de demandes pressantes, de tumulte, à la seule exception des heures de sommeil. Puis, soudainement, le fracas continu el s'est éteint. L'enfant est disparu de la maison sans avertir, son départ aussi surprenant que son arrivée.

Désormais privée de la besogne de mère, je trouve ma vie moins justifiée dans cette maison, dans cette rue, dans cette ville, dans ce monde. Le silence revient, le repos est enfin possible. Tout est de nouveau en ordre, de nouveau vide.

Le matin, je fais un tour dans la chambre délaissée. J'ouvre la fenêtre pour aérer la pièce. La senteur enivrante de l'enfant y est alors si concentrée que je me mets à croire vaguement à ses retours nocturnes. Retours sous une forme sans doute invisible, ou sous

celle des insectes volants, de la famille des mouches par exemple, puisque la fenêtre est munie d'une grille en fer. Non pas pour prévenir quelque chute, car la fenêtre se trouve à un mètre du sol seulement au-dessus d'un potager en terre molle, non plus contre les voleurs qui sont rares dans ce quartier, mais bien pour empêcher toute fugue. Je suis même venue y veiller pendant plusieurs nuits. J'ai attendu des heures, seule derrière des barreaux, dans un riche silence nocturne où l'univers bourdonnait à mes oreilles et où le moindre mouvement autour de la maison me faisait sursauter.

Dans les premières semaines après la seconde et définitive disparition de l'enfant, cette chambre est encore un piège tendu à l'évadé. Je rêve encore de le revoir. Je m'apprête à crier au secours dès que j'apercevrai l'ombre de sa silhouette, pour qu'on puisse le capturer et le ramener vers moi. Je suis persuadée que je pourrai changer si je le veux vraiment, que ma bonne volonté fera de moi quelqu'un de bien, une bonne mère, que je serai ce que je veux être. Je me dis qu'on pourra tout recommencer à zéro, si seulement il me donne encore une chance, s'il revient.

Pendant la journée, les rideaux jaune pâle se soulèvent légèrement au vent et laissent entrer le soleil à flots. De toute la maison, c'est l'endroit le plus lumineux malgré la grille en fer toute neuve. La peinture y est encore fraîche. J'ai choisi le vert pour atténuer la dureté du fer, adoucir l'aspect de la fenêtre, améliorer la vue du dedans vers le dehors. Ni A. ni moi ne pourrons occuper nous-mêmes l'endroit par la suite. La chambre reste

telle qu'elle était avant, telle qu'elle était durant le bref séjour de l'enfant qui, sur le moment, m'avait semblé trop long, insupportable. Deux animaux en peluche, un lapin et un ourson, sont assis contre l'oreiller. À leur contact une immense douceur m'envahit jusqu'au bout des doigts. Je les prends chacun dans une main, les appuie chacun contre une joue, les rapproche ensuite du nez pour que l'odeur de l'enfant descende jusqu'à mes poumons. Ainsi chaque fois je m'endors, en plein jour, comme sous l'effet d'une drogue puissante, avec le lapin et l'ourson sur ma poitrine, dans le lit de l'enfant, dans sa prison et dans la mienne.

Je l'avais découvert un samedi matin en m'approchant de la porte du jardin. Encore en pyjama, j'étais descendue chercher le journal. Il avait venté fort pendant la nuit. On avait cru qu'il y aurait une tempête, mais le vent avait chassé les nuages, et le soleil était monté très tôt. Quelques branches étaient tombées sur les fleurs. J'ai fait le tour de la maison pour les ramasser. C'est toujours notre jardin d'été, le matin, qui me donne et redonne le désir de rester dans ce monde, dans ce temps, auprès de A., même si tout cela ne présente aucune solidité à mes yeux, même quand je pars loin dans ma tête.

L'enfant dormait par terre, juste derrière la grille, à la manière d'une grenouille, les membres bien repliés sous son corps frêle, une joue appuyée contre le sol, le derrière légèrement levé en l'air. Il devait avoir cinq ou six ans. Je me suis penchée pour sentir son souffle. Je

trouvais sa respiration forte et bruyante. La ville était calme. La pâtisserie d'en face n'était pas encore ouverte. J'entendais cependant des pas au tournant de la rue. Pour aller au marché, on préférait passer par ici. J'ai attendu le retour du silence. J'ai jeté un coup d'œil rapide vers les fenêtres donnant sur la rue. Elles étaient toutes fermées.

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour réfléchir. L'enfant est arrivé devant notre porte, apparemment sans que personne ne soit au courant. Je comprenais qu'il était à laisser ou à prendre, maintenant. Plus tard, quand les voisins s'en mêleraient et viendraient discuter sur l'avenir de l'enfant, ils pourraient en décider indépendamment de ma seule volonté. Mon cœur battait fort. Je me suis dépêchée d'agir. J'ai soulevé les bras de l'enfant pour les poser sur mes épaules. En faisant ce geste, j'ai eu peur que mes épaules étroites et maigres ne croulent sous ce poids et ne le laissent retomber par terre pour remplir leur première fonction qui était de soutenir ma tête bien haut, bien droit. Mais ce matin-là, contrairement à son habitude, mon corps semblait plus résistant. Il recevait celui de l'enfant sans hésiter, sans une plainte, éprouvant même une vague et pénible excitation ou jouissance à son contact, que j'imaginai proches de celles d'un accouchement.

Les mères dans le voisinage n'allaient pas tarder à me détromper de cette illusion. En me contant leur mémorable peine de l'accouchement, elles me laisseraient entendre que, sans souffrance, il n'y a pas de mère, pas d'enfant, pas de vie, rien.

Je ne vais jamais avouer à personne qu'au moment où je me suis penchée sur l'enfant, je savais que je ne devais pas le toucher, qu'il aurait eu un bien meilleur sort sans moi, que mon geste d'en prendre possession était malgré tout le contraire de la charité. Je savais depuis toujours et au plus profond de moi que je ne suis pas une femme à enfants. Devenir mère ne fait pas partie de mon destin. Car même si la science peut nous donner autant d'enfants qu'on le veut, il faut encore beaucoup de sang et de souffle, il faut encore des nerfs et des muscles forts pour assumer la tâche d'élever un enfant. Et je n'ai rien de cela en moi. Dans le paisible monde où nous vivons, A. et moi, nous ne trouvons aucune autre activité que celle de nous reproduire, qui exige de nous beaucoup de dévouement et de sacrifice, qui nous met devant autant d'épreuves extrêmes, autant d'apprentissages continuels, car la simple mémoire, le simple instinct de l'autocontinuation est nié ou perdu.

Une collègue de mon mari m'a dit qu'elle a choisi de ne pas devenir mère parce que sa vie était limitée, qu'elle n'avait pas dix-huit années à consacrer à un enfant, que l'humanité mûrissait à une lenteur affolante qui ferait rire toutes les autres espèces. On aurait pu aussitôt la corriger, en lui rappelant que dix-huit années, c'était très peu dire, c'était mal compter, car il s'agit d'un engagement à vie. Elle disait bien « un » enfant et non pas « mon » enfant, parce qu'avant même sa naissance l'enfant serait déjà un individu et déjà séparé de sa mère. Je croyais que mon problème était autre. « J'ai tout mon

temps devant moi, me disais-je, j'ai trop de temps à dépenser, d'une façon ou d'une autre, qu'importe, ma longévité me permettra de me sacrifier pour des enfants comme pour autre chose, sans trop d'avarice et de ressentiment. Mais mon corps n'est sans doute pas assez humain, pas assez animal, en tout cas pas assez vivant pour concevoir. » Je pensais, comme beaucoup d'hommes qui attendent de devenir pères sans s'efforcer, sans risquer leur carrière, sans craindre de perdre dix-huit années de leur vie, que s'il m'arrivait un enfant, il me serait facile d'être mère, que cela irait de soi.

Parmi nos amis, il y a un couple qui a eu recours à une technique de fécondation. Résultat : à l'approche de la cinquantaine, ils ont eu des jumeaux ! Peu de temps après, soit deux parents c'était trop pour des bébés, soit deux bébés c'était trop pour leurs parents, le couple se sépare, chacun prend un enfant, les jumeaux se rendent visite et changent de parent chaque semaine. Il est bien connu que la technologie peut multiplier les naissances parmi les personnes de plus en plus stériles. Elle n'a pas encore d'effet sur moi, sur mon incapacité foncière à enfanter, et les miracles produits sur les autres ne font qu'accentuer l'aspect incurable de mon état.

J'ai couru à la maison avec l'enfant dans les bras. Je ressemblais à une voleuse. À ce moment-là, j'avais sans doute l'air d'une vraie femme, car tout le monde autour de moi, en parlant ou en se taisant, semblait vouloir m'apprendre qu'il n'y a pas de femme sans qualités maternelles. J'ai senti des fourmis dans mes seins. L'enfant a bougé un peu, comme pour se trouver une position plus confortable, ou comme pour se plaindre de la dureté de mes os. Je l'ai serré davantage contre moi. Ses petites veines palpitaient sous une peau très douce, presque transparente.

A. était encore au lit. J'ai dû m'appuyer contre la porte de la chambre que j'ai ouverte d'un coup de pied. Puis je me suis laissée glisser par terre. A. est venu s'asseoir lui aussi sur le plancher, à côté de moi. Nous sommes restés là longtemps, sans rien dire, et tout était décidé.

C'était peu de temps après le tremblement de terre qui a détruit une ville proche et tué des mères. A. était certain que l'enfant venait de là. Depuis la catastrophe, la ville a du mal à se rétablir et de plus en plus

de gens, suivant la loi naturelle, viennent vivre dans des rues de notre ville, exposent sous notre nez la misère des autres que nous ne voulons pas chez nous, nous obligent à la partager. J'entendais encore la voix d'une femme enterrée vivante. Longtemps après je pouvais encore sentir sa plainte et sa colère vibrer à l'intérieur de notre maison, jusqu'au plafond de notre séjour. Maintenant encore je prends son parti — j'ai tendance à prendre le parti des vaincus quand je vois un jeu sportif avec A., contrairement à lui qui, chaque fois, choisit une équipe forte et triomphe avec elle —, je prends le parti de cette femme dont je n'ai connu que la voix, dont l'existence est selon A. une autre de mes fantaisies. Il se peut que la plainte et la colère portées par la voix inconnue soient venues de moi, que ç'ait été moi la morte. Je me souviens de ses dernières paroles déjà complètement détachées de sa propre vie en train de s'éteindre, et uniquement chargées d'une immense inquiétude vis-à-vis de son enfant désormais seul au monde, sans abri. Elle avait lutté pour survivre, peut-être même sans en être consciente, son enfant était l'ultime objectif de cette lutte. La nature semble ignorer les valeurs individuelles et se préoccupe seulement de la perpétuation de la race. J'avais l'impression d'avoir été moi-même là, à sa place, d'avoir perdu mon enfant, d'être morte dans l'angoisse de ne pas encore connaître son avenir, de n'avoir aucune certitude de sa survie à lui. Il se peut que j'aie imaginé tout cela. Je mêle tout : les souvenirs, les impressions, l'imagination, les croyances et les faits. L'une des caractéristiques de

ma condition, celle qui dérouta le plus les autres, c'est justement de confondre tout cela.

A. et moi, nous n'avons pas hésité une seconde devant ce qu'il y avait à faire. La provenance de l'enfant nous préoccupait peu. Nous étions depuis longtemps fatigués par les froides tentatives de conception médicale, les diverses expérimentations qui nous rendaient trop conscients de notre désir de nous reproduire et de notre impuissance, malgré le fait qu'il existe ailleurs plein de rejetons qui attendent des bras, des parents. Nous étions tous deux émus par notre soudaine ouverture d'esprit, notre attachement à un étranger, notre générosité de circonstance envers ce bâtard.

Car il était vraiment inutile d'essayer davantage. Je ne possède pas ce qu'il faut pour être fertilisée. Mes règles sont très irrégulières. Le docteur a découvert en moi une insuffisance sanguine pathologique qui serait la cause probable de mes hallucinations, et qui en temps normal devrait causer le décès immédiat d'un fœtus.

Curieusement, malgré une mémoire déjà longue et un corps qui semble avoir atteint la ménopause, je n'ai pas une seule ride sur le front, pas un seul cheveu blanc, le rythme du cœur est tout à fait normal, mes dents sont parfaites, ma longévité est presque garantie. Ma vie stérile et dégénérée sur beaucoup de points, qui semble considérablement se prolonger au-delà de la plupart des existences humaines, est aussi un miracle selon les scientifiques, une demi-vie que beaucoup d'autres auraient désirée. J'ai l'impression qu'ils s'intéressent à moi en tant que sujet d'études bien plus qu'ils

ne le feraient pour un enfant malade. Il y a maintenant toute une équipe d'experts qui dépensent les fonds publics et passent leur temps à examiner mon cas, pour percer le mystère de ma jeunesse intarissable, de ma vieillesse infiniment longue. Une immense clientèle prometteuse observe mon cas, dans l'attente d'un salut. L'humanité, faute de se reproduire, cherche d'autres moyens de perdurer.

Nous avons été follement occupés pendant ce week-end. Nous avons annulé nos vacances près de la mer, dans la ville où, il y a quelques années, A. et moi nous étions rendus en quête d'une réponse à ma maladie. Nous avons également annulé notre réservation dans la même auberge où, ne pouvant comprendre ma maladie, j'avais voulu mourir. Nous y étions retournés depuis, et nous commençons à nous y attacher. Nous avons cependant décidé de rester chez nous pendant l'été, afin d'installer l'enfant tranquillement. Le budget de notre famille était aussi à réviser. Nous avons déménagé le bureau de A. dans la chambre d'amis. Nous avons installé des meubles neufs dans l'ancien bureau de A. rempli de soleil, là où de nombreux articles avaient été écrits sur le vaste désert de la planète, sur des chemins tracés par l'humanité et par d'autres espèces, sur ce qui est disparu et ce qui n'est jamais encore advenu. Le nouveau père s'est montré capable de sacrifices, de grands sentiments. La chambre de l'enfant fut rapidement encombrée de vêtements neufs, de jouets colorés, de draps parfumés. Car l'enfant appartenait à ce qu'on

Un enfant à ma porte

Une femme trouve un enfant sur le pas de sa porte. Recroquevillé, muet. En décidant de l'adopter, elle est soudainement investie du rôle de mère. Son mari, ses voisins, ses amis ne la considèrent plus de la même façon. Elle, la première, se sent menacée au plus profond de son être.

Ne se trouve-t-elle pas condamnée, comme la femelle du ver à soie, à mourir, épuisée, après avoir assuré la survie de l'espèce ?

Ying Chen donne ici un livre dérangent, choquant, scandaleux.

En montrant l'impossibilité d'être mère, elle révèle au grand jour la tragédie qui se cache au creux de chacun de nos gestes, même les plus banals. En démontrant, au fond, l'impossibilité de vivre, elle nous permet paradoxalement de cerner au plus près ce qu'est cette chose révoltante, fascinante, insaisissable : la vie.

Ying Chen est née à Shanghai en 1961. Elle s'est installée à Montréal en 1989. Son roman L'Ingratitude, en lice pour le Femina 1995, a obtenu cette même année le Prix Québec-Paris, et en 1996 le Grand Prix des lectrices de Elle Québec. Elle a écrit plusieurs autres romans, dont Immobile (1998), Le Champ dans la mer (2002), Querelle d'un squelette avec son double (2003) et Le Mangeur (2006).